

principes ne lui servit de rien en cette occasion. Alain assomma à moitié l'irascible insulaire et souffleta de main de maître le baron de Saint-Julien, que, le lendemain, il mit sur le flanc pour trois mois avec un formidable coup d'épée entre les côtes.

Arthur se plaignit à Ameline de cette violence faite à ses amis. La jeune fille reçut de très haut les réclamations de son fiancé, et les fiançailles elles-mêmes furent remises en question. Alors le prude Arthur feignit de changer de sentiment. Il éloigna ses compagnons dangereux, mais après avoir sollicité d'Ameline leur pardon, que la généreuse fille s'empressa d'accorder avec sa bonté habituelle. Le comte Arthur avait ses vues sur eux.

Ce n'était donc pas un mariage d'inclination qu'allait faire l'héritière de Salaün, de Budike et de Gradlon.

Certes, si elle eût prêté l'oreille aux battements de son cœur, nul doute qu'elle n'eût attaché un regard plus attendri sur les yeux douloureux qu'Alain Prigent fixait sur elle au moment où, croyant n'être point vu, le jeune intendant laissait son affection déborder de ses prunelles sombres.

Mais la comtesse Ameline avait été sévèrement élevée. Orpheline de bonne heure, commise à la garde d'une vieille dame de compagnie depuis longtemps réfractaire au sentiment, qu'elle traitait d'ailleurs de faiblesse, la jeune fille n'avait jusqu'alors abaissé son regard sur aucun homme dans lequel elle pût voir un prétendant à sa main.

Alain n'était pour elle que le compagnon de ses jeux. La pure Ameline croyait l'aimer en frère, rien de plus.

Un jour pourtant, un seul jour, cette âme blanche eut un tressaillement soudain, et ses yeux furent éblouis d'un éclair.

Ce jour-là, le comte Arthur s'était absenté pour reconduire ses amis à Paris ; la comtesse, prise d'un caprice inexplicable, proposa à Alain de lui servir d'écuyer et de l'accompagner dans une promenade à cheval qu'elle voulait faire aux environs du manoir. Le but qu'elle s'était proposé était bien tel qu'en pouvait offrir à la curiosité d'une imagination bretonne le mystère redouté des croyances occultes, car Ameline, toute pieuse qu'elle était, n'était pas entièrement exempte d'une crédulité superstitieuse.

Il y avait à deux lieues du manoir, dans une âpre vallée, au pied du Méné-Hom, une chaumière habitée par une vieille femme, à laquelle la rumeur publique prêtait les attributs et le pouvoir surnaturels des sorcières.

Mad Kerven, surnommée *Graec'h an diaoul*, c'est-à-dire femme du diable, n'avait jamais fait de mal à personne, bien au contraire. Aussi ne lui imputait-on aucune histoire méchante, aucun sort, aucune maléfice ; mais on assurait qu'elle prédisait l'avenir, donnait des philtres, et, la nuit venue, voyageait à travers les airs.

Ce fut vers le logis de la sorcière que se dirigea Mlle de Kergroaz.

Alain était à ses côtés, et Ameline ne pouvait se défendre d'une secrète joie devant l'aisance et la force de cet écuyer improvisé. Le lieutenant de vaisseau Prigent de Bocenno était le plus accompli des cavaliers.

Ils coururent sous bois d'une belle allure, rivalisant d'adresse et d'élégance. En moins d'une heure, sans se presser, ils eurent atteint la sombre gorge où se dressait laasure en ruines qui servait d'habitation à la magicienne.

Mad Kerven les avait entendus venir. Elle sortit de sa hutte et salua humblement sa visiteuse.

« Voilà le plus grand honneur de ma vie, dit-elle, que la fille de monseigneur ait voulu s'arrêter sous mon toit. »

Et tandis qu'Alain, qui avait mis pied à terre, aidait à Mlle de Kergroaz à descendre, la vieille femme ouvrait la porte de la cabane pour y introduire la jeune châtelaine.

Ameline laissa voir une certaine hésitation. Mad Kerven ne s'en offensa pas.

« Craignez-vous de franchir mon seuil, Mademoiselle ? Vous pouvez le faire sans terreur, car celle qui habite cette demeure est une bonne chrétienne, quoi

qu'on dise, et son recteur ne lui a jamais refusé l'absolution. »

Ces paroles décidèrent la comtesse. Elle entra, précédant l'intendant, et s'assit sur un escabeau de bois.

Et ce lui fut une agréable surprise. Certes, elle était pauvre et dénuée, cette demeure ; mais une propreté scrupuleuse y régnait. Rien ne ressemblait moins à l'antre traditionnel des pythonisses. La Graec'h an diaoul était une femme d'ordre et de soin. Aucune bête immonde, aucun oiseau de mauvais augure ne décorait les deux chambres dont se composait laasure. Des images de piété, un bénitier de buis, une branche de rameau, en tapissaient les murs.

« Tu es pieuse, Mad Kerven, dit la jeune fille en souriant. C'est bien. Je veux te montrer que je t'aime. »

Ce disant, elle tendit à la sorcière une bourse bien garnie.

Celle-ci fit le signe de la croix et baisa l'aumône royalement faite.

« Que Dieu garde la maison de la Croix, murmura-t-elle avec ferveur, et qu'il préserve la fille de tout danger. »

Puis, s'approchant respectueusement de la visiteuse elle demanda :

« Vous êtes venue pour que je vous parle au nom de Dieu, n'est-ce pas ? Pour que je vous dise si ce mariage plaît au Ciel ? »

Ameline tressaillit et dévisagea hardiment la sorcière.

« Comment sais-tu cela, Mad Kerven ? Comment as-tu pu lire dans ma pensée, puisque moi-même j'ignorais ce matin que je dusse venir ? »

— Comme je sais toutes choses, répondit la vieille femme, et, s'il plaît à Dieu, je saurai aussi ce que l'avenir vous réserve. »

Elle prit la main de la comtesse et la considéra en hochant sa tête aux longs cheveux blancs. Une sorte de tristesse auguste, de farouche prévention, se peignit sur ses traits. Elle prononça d'une voix changée :

« Jeune fille, il m'est défendu de parler. Je ne puis vous dire que ceci : l'arbre des Kergroaz ne doit fleurir que de sa propre sève. »

— Il est de la sève de l'arbre, fit vivement Ameline. C'est un Kergroaz comme moi. »

Mad Kerven parut ne pas l'entendre. Elle alla prendre sur la huche à pain un très vieux grimoire en langue bretonne, dont chaque page, usée par les doigts, attestait qu'on l'avait surabondamment feuilleté. Le livre s'ouvrit de lui-même, et la devineresse, posant sa main sur le feuillet qui s'offrait à elle, lut à la comtesse une façon de verset ainsi conçu :

« Quand le serpent aura mordu la pierre,

« Sa tête sous un pied de fer sera broyée,

« Et la crue morte revivra. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? questionna Mlle de Kergroaz, que cette prédiction ambiguë intriguait, sans l'alarmer pourtant. »

— Je ne puis vous le révéler, répondit Mad. Il y a des choses plus hautes que ma volonté. »

— En ce cas, ma bonne Mad, fit Ameline en riant, ta consultation ne m'est guère utile, avoue-le. »

Et, comme la vieille hochait la tête sans parler, elle s'adressa à Prigent, grave et silencieux jusque-là.

« Et vous, Alain ? questionna-t-elle avec une gaieté qui n'était pas exempte d'émotion, que n'interrogez-vous aussi le sort ? Peut-être sera-t-il moins discret à votre égard qu'au mien ? »

— Oh ! madame, reprit le jeune homme avec mélancolie, je n'ai rien à demander au sort. Pourvu que je puisse consacrer ma vie au service de celle qui incarne la race, toutes mes ambitions seront remplies. »

— Merci, Alain, murmura la jeune fille d'une voix tremblante. Je n'avais pas besoin de ce nouveau témoignage pour connaître votre dévouement. Vous êtes l'honneur même et je suis fière que le même sang coule en nos veines. »

Mad Kerven avait contemplé les deux jeunes gens avec des yeux humides.

« Alain Prigent, dit-elle en regardant l'intendant, bénis ta destinée et remercie Dieu. Il accorde à ta fidélité le seul prix qu'elle demande. »

Et montrant Ameline, qui penchait son front troublé, elle ajouta :

« Sois heureux ! La mort seule t'en séparera. »

Ce fut la fin de l'entretien. La comtesse s'était levée, s'efforçant de refréner son agitation. Alain l'aida à se remettre en selle, et ils reprirent, sans prononcer une parole, le chemin du manoir.

Alain Prigent emportait dans son cœur un ineffable espoir. Ameline avait peut-être une blessure à l'âme.

Mais s'ils étaient dignes de s'épouser, ils l'étaient aussi de souffrir l'un par l'autre.

A partir de ce jour la comtesse s'éloigna du fidèle ami qui ne voulait être qu'un fidèle serviteur. Peut-être, s'il en eût été temps encore, aurait-elle rompu ce fatal mariage qui mettait désormais une ombre sur sa jeunesse, une ombre sur sa vie, car elle avait retenu l'oracle énigmatique rendu par la vieille devineresse :

« Quand le serpent aura mordu la pierre.

« Sa tête, sous un pied de fer, sera broyée,

« Et la crue morte revivra. »

C'était la seconde fois, en effet, qu'un oracle sinistre lui prédisait un destin fatal.

Tout enfant, elle avait rencontré sur son passage une fille d'Egypte, une de ces créatures errantes dont l'histoire ignore l'origine et qui vont, courant le monde sans souci du lendemain, sans autre culte que celui d'une aveugle et sombre fatalité. Comme Mad Kerven, la bohémienne avait pris la main de l'enfant, et lui avait jeté ces paroles lugubres :

« La terre couvrira ton visage et embrassera ta beauté ; mais elle ne les gardera pas. »

Ameline frémit en rapprochant les deux prophéties terrifiantes.

Quelle en était la signification ? Pourquoi la terre ne garderait-elle pas cette beauté qu'elle aurait embrassée, ce visage qu'elle aurait couvert ? Et quel était ce serpent qui mordrait la pierre, dont un pied de fer broierait la tête ? Quelle serait cette morte qui revivrait après qu'on l'aurait crue descendue au tombeau ?

Hélas ! la douce et belle enfant ne devait que trop tôt vérifier l'exactitude de ces prédictions.

Le comte Arthur n'avait pas prolongé son séjour dans la capitale. Il revint fort empressé auprès de l'héritière et voulut hâter l'union tant désirée.

Mais Ameline ne parut pas aussi pressée. Elle opposa à son noble parent une résistance fondée sur le prétexte d'une insuffisante préparation aux joies du mariage. Malgré l'insistance de l'Anglais et les objurgations du marquis de Féror, son oncle, elle s'ancra dans sa résolution et la notifia très délibérément au prétendant.

On était à la veille de la Révolution. Des signes avant-coureurs annonçaient l'approche d'une grande crise. Mais nul, ni en France, ni à l'étranger, ne pouvait prévoir l'effroyable tourmente qui allait se déchaîner sur la France et le monde ; nul, sauf peut-être les affiliés des différentes sociétés secrètes, qui dès longtemps élaboraient dans l'ombre le plan machiavélique de toutes les convoitises européennes liguées contre la grande nation.

Arthur de Kergroaz, lord Killerton, était du nombre de ces occultes ennemis.

Il prit donc d'assez bonne grâce l'ajournement à un an que lui signifia sa jeune parente, et prit congé d'elle en termes d'une courtoisie trop galante pour ne pas être hypocrite.

« Ma chère cousine, lui dit-il, il ne saurait me convenir de demeurer votre hôte pendant toute une année. J'ai le souci de ma dignité autant que vous de la vôtre, et pas plus que je ne voudrais compromettre votre réputation par des assiduités trop prolongées, je ne veux pas risquer mon renom de savoir-vivre en acceptant de vous le vivre et le couvert. Souffrez donc que, jusqu'à l'heure où vous me ferez la grâce de m'accepter pour époux, je m'éloigne de votre foyer, tout en gardant le plus vif désir d'y venir vous chercher le plus tôt possible. Et s'il vous plaît de m'y rappeler avant l'heure assignée par vous, j'accourrai au premier signal. »

Cela dit, le comte Arthur boucla ses malles, et,